30 ANS APRÈS

SERGE MOATI

30 ANS APRÈS

ÉDITIONS DU SEUIL
*25, bd Romain-Rolland, Paris XIV^e^*

ISBN 978-2-02-098819-3

© Éditions du Seuil, mars 2011

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.seuil.com

1

AFP. 10 mai 1981. 20 heures. 2e tour de l'élection présidentielle : François Mitterrand est élu avec 51,75 % des voix, président de la République française.

Mai 1981. Mai 2011. 30 ans déjà. 30 ans après.

En ce temps-là, j'étais très ardent et un peu con, mélancolique et enjoué, parfois dépressif mais néanmoins alerte. Naïf et roué, aussi.

J'aimais les plats épicés, l'allant des jours et surtout la fraîcheur des matins, l'ivresse des commencements.

Dimanche 10 mai 1981 : j'avais presque trente-cinq ans. Sentiment très fugitif, en cet instant d'une unité comme retrouvée. Oui, ça doit être ça, le bonheur. Une évidence. Et, évidemment, tout en chantant et buvant, je pensais en un éclair à mes disparus, qui auraient tellement aimé être de la fête. Comment oublier, ce soir de mai, mes morts, ceux qui m'avaient fondé et façonné, partis trop tôt, pour voir et entendre ça : un président socialiste en France et les cris, les danses, cette joie, leur joie aussi. Je me souviens.

Tunis. Août 1946. Au lendemain de ma naissance, mes parents firent paraître un articulet dans *Tunis socialiste* : « Longue vie au futur camarade Henry Moati. » Et bienvenue à « Henry » : c'était moi. J'étais programmé. Je suis né socialiste. C'était un jour de grand sirocco entre deux congrès du parti socialiste d'alors dont mon père était grand vizir. Je suis un enfant né des brûlures d'été et de la fièvre des motions.

Guy Mollet fut mon parrain. Ou presque. Il en fut ainsi, sûrement, de Léon Blum et de Jean Jaurès. Ou presque. J'espérais que, plus tard, François Mitterrand finirait bien par me reconnaître : après la fille naturelle, le fils caché : moi.

C'est dire que le socialisme à la française fut en cette famille juive de Tunisie une saga intime. On avait le cœur mais aussi le portefeuille à gauche. Tous deux étaient plats mais l'un, le cœur, battait à tout rompre en saluant la grandeur messianique de la classe ouvrière qui ne manquerait pas d'aller au paradis, le poing levé et l'âme fière. En souvenir du papa grand militant perdu, je fis donc précocement acte de fidélité et de soumission à la gauche. Comme un devoir filial d'orphelin. C'était à Paris, vers la fin d'un mois de mai 68 fiévreux. Je me souviens de la porte cadenassée de la cité Malesherbes, siège du parti socialiste, alors appelé SFIO. Je frappai. En vain. Au bout d'un long moment et, à travers un judas, j'ai cru entr'apercevoir une paire d'yeux bougons et hostiles. J'ai entendu aussi une voix tout à fait rauque. J'ai eu un peu peur.

– C'est pour quoi ?

– Voilà, je voudrais adhérer à la SFIO…

– Quoi ?

– Ben, oui…

De torve, l'œil se fit sombre et noir. En cette fin mai 1968, je ne pouvais être qu'un de ces gauchistes provocateurs.

Le méfiant :

– Tu es trop jeune ! Y a pas de jeunes chez nous !

– Quoi, y a un âge pour devenir socialiste ?

L'humeur n'était pas à la plaisanterie ou à l'ironie et je n'allais pas, là, devant cette porte, raconter à ce concierge, si sceptique qu'il en devenait malveillant, la vie de mon père tout entière dédiée à cette maison dont il me barrait l'accès !

Aurais-je dû vraiment narrer à l'hostile cerbère, tout à trac, et sous la pluie de mai, l'admirable épopée paternelle de ce journaliste courageux, grand résistant, déporté en Allemagne et tout et tout ? Aurais-je dû me mettre à genoux et demander à l'irascible portier de me tendre un doigt à travers le judas et le lui baiser avec ferveur ? Aurais-je dû improviser un hymne à sa gloire et à celui de tous les concierges socialistes qui sont, assurément, le sel de la terre ? Aurais-je dû, enfin, m'humilier définitivement en abjurant ma foi judaïque (peut-être était-il antisémite ?) et chanter à tue-tête le chant des jeunes socialistes : *Prenez garde, prenez garde, v'là « la jeune garde » qui descend sur le pavé ! C'est la lutte finale qui commence, c'est la révolution qui s'avance, prenez gâaarde !* Rien, à bout de forces, je tentai l'émotion et continuai : *Oui, je saurai vaincre ou mourir, oui, je veux travailler pour la bonne cause, oui, je veux délivrer le genre humain…* Enfin, je suppliai : *Ouvrez-moi !* Peine perdue. L'autre referma sèchement son judas, inflexible. C'est ainsi que le parti socialiste alors agonisant, Mai 68 oblige, faillit me perdre définitivement. Ce qui aurait été extrêmement regrettable : il n'aurait pu, en effet, recevoir de moi l'extrême-onction.

Toutefois, bon gars, je m'acharnai. Quelques rebuffades après, aguerri par cette humiliation fondatrice, je réussis à émouvoir une vieille camarade de mes parents. Grâce à elle, je parvins à m'immiscer dans un de ces clubs socialistes qui faisaient florès dans l'immédiat après-Mai. UGCS, *Union des groupes et clubs socialistes*, ça devait s'appeler. Une des antichambres du « vrai » parti. Et le terrible concierge à l'âcre cigarette en papier maïs se vanta même d'être à l'origine de mon entrée au parti. Je ne le démentis pas tant j'avais peur de voir le judas se refermer sur moi. À jamais.

Mais enfin, pourquoi tant d'obstination à vouloir militer ? Et surtout du côté de l'austère et barricadée « Section française de l'Internationale ouvrière » (SFIO), le PS d'alors ?…

La vérité m'oblige à dire qu'enfant, je pleurais volontiers sur les malheurs du monde que je mêlais allègrement aux miens. On me prêtait une sensibilité parfois excessive : elle était certes due à une conjonctivite persistante, mais surtout à un cœur dilaté. Il faut me comprendre, j'avais été submergé par la mélancolie à l'aube de mes onze ans. Durant l'été 1957, j'avais perdu mon père, ma mère, et quitté mon pays, la Tunisie. Le tout en deux mois. Trois disparitions, ce n'est plus du chagrin, c'est de la distraction. Elle me fut fatale. Et dévastatrice. Certains perdent leurs clés : on peut les faire refaire. D'autres, des cartes de crédit : il y a des numéros d'urgence. Il ne me restait plus qu'une mémoire aussi orpheline que moi. Images floues et fanées de câlineries perdues. Une grande maison d'enfance, la « Villa Jasmin », et le parti socialiste qui avait de tout temps accompagné ma vie. Plus tard, de cette enfance soudainement saccagée, me reviendront à la mémoire quelques vrais faux souvenirs que j'ai réinventés sous forme de légende approximative. Ils me tinrent lieu de fil à plomb.

2

Préhistoire et légende

Mai 1981. L'événement fut précédé d'une histoire et même d'une préhistoire. Que l'on se souvienne et salue au passage, par ordre d'entrée en scène : Moïse et les Tables de la Loi, Jésus et son Sermon sur la montagne, Spartacus, Ben Hur et tant d'esclaves ou gladiateurs révoltés, Robin des Bois, Ivanhoé, quelques jacqueries et autres insurrections médiévales, la Révolution française, les journées de 1848, la mémoire d'Auguste Blanqui, Louis Proudhon et Charles Fourrier, la Commune de Paris, les regrettés Louise Michel, Jules Vallès ou Jean-Baptiste Clément, la guerre d'Espagne, les Brigades internationales, le Front populaire. Et la Résistance. Sans oublier ma mère côté cœur. Et surtout, mon père, le militant. La gauche est, de toute évidence, une affaire de famille.

Ainsi, quand je dansais avec les amis, sous la pluie, place de la Bastille, le 10 mai 1981, j'étais entouré de fantômes par milliers. Toute une légende héroïque et fraternelle. Figurez-vous que je fus même d'un temps d'avant la Chute et j'avais sur les lèvres le goût du paradis perdu où Adam était bon. Mon socialisme est né de ces quelques rêveries fondatrices et de l'horreur de l'humiliation que vivaient les pauvres. L'inégalité des destins me broyait le cœur. Pouvais-je être heureux dans un monde aussi injuste et cruel ? Non. Question d'éthique et d'esthétique. Que voulez-vous, je n'ai

jamais eu le cœur sec : question de gènes. La misère des autres m'insupportait : question d'égoïsme.

En Tunisie, quand j'étais petit, trop d'enfants de mon âge, arabes presque toujours, tendaient la main pour survivre. Je pleurais. On me disait : « Tu es trop sensible. » Mais non. Je ne l'étais pas assez. On ne l'est jamais assez. Et puis, c'est vrai, j'ai la compassion facile. En vérité, je n'ai pas – trop – changé et je ne m'habitue à rien.

Mon père revint de déportation à la fin de la guerre. Il fut accueilli à Tunis comme un héros. Un fantôme de retour du pays des morts. Un jour, je devais avoir sept ou huit ans, je lui demandai pourquoi des Français l'avaient arrêté et livré comme un pauvre colis aux Allemands qui occupaient alors le pays.

– Comment des Français ont pu faire ça, papa ?

– Tu veux savoir aussi, mon fils, comment ils m'ont enlevé ma nationalité ?

– Oui, papa, dis-moi.

– Ce n'étaient pas des vrais Français…

– Y a des « vrais » et des « faux » Français ?

Oui, c'était ça. J'ai vite compris que nous, les Juifs, avions un vieux compte à régler avec les « faux » Français. Ceux-là nous mettaient des étoiles jaunes au cœur, nous arrêtaient, et nous déportaient en Allemagne ou ailleurs. Mais, fort heureusement, il y avait la « vraie » France. Et les « vrais » Français. Ce pays-là et ces habitants-là, on m'avait appris, tout petit, à les aimer. Patriotisme ardent des parents si fiers d'être citoyens de cette République des droits de l'homme, de l'émancipation et de la liberté.

J'ai ainsi allègrement, et précocement, séparé « fausse France », collabo, antisémite et droitière, de la « vraie

France », progressiste, libérale, tolérante et de gauche. « Ma » gauche. La nôtre. *La Marseillaise* me faisait vibrer. Ça continue. Je me sentais dépositaire d'une très haute idée du pays. Je détestais qu'on l'abaisse. « Mon » socialisme, on le voit, puisait ses racines entre Ancien Testament revisité et devise républicaine fortement prise au sérieux.

Certes, j'avais cultivé de longues années durant l'héroïsme en serre et d'autant plus loué les révolutions qu'elles étaient lointaines. Très honnêtement, être de gauche, en ma jeunesse, était furieusement à la mode et ne me desservit pas trop. Je ne fus ni résistant ni déporté. Ni communard ni sans-culotte. Pas plus qu'antifasciste espagnol risquant le garrot, ou socialiste chilien parqué dans un stade et torturé. Ni insoumis ni guérillero. Je fus jeune au temps de l'opulence et les trente glorieuses furent celles de mes apprentissages mais aussi de mes rêveries.

J'avais trié dans l'histoire les bonnes et les mauvaises dates. Et je n'avais retenu que les bonnes. Celles-ci, choyées, m'avaient bâti, bercé, et rendu, par procuration, héroïque. Être sans l'être tout en l'étant, gladiateur révolté, communard fusillé, républicain espagnol, militant antifasciste italien, résistant antinazi de la première heure, chef de l'insurrection du ghetto de Varsovie, ou lutteur anticolonialiste, posait son apprenti militant et lui conférait une sacrée légitimité à l'ombre des grands ancêtres en fleurs. Ceux-là mêmes, qui depuis l'au-delà, camarades de mon père Serge Moati (le vrai !), me lançaient des baisers fraternels ou m'étreignaient à la cubaine. Facile et agréable d'enrôler les vivants lointains ou les morts antiques. Ils ne peuvent plus se défendre ou protester. Avez-vous entendu mon père ou ses défunts copains se plaindre des socialistes d'aujourd'hui ? Non. Moi pas, en tout cas. Ou pas devant moi.

C'était simple avant – pour moi – d'être de gauche ! (1). Imaginez un monde séparé en deux. Les gentils et les méchants. Nous étions évidemment, nous à gauche, les gentils. Et, avec ça, les intelligents et les fraternels, les honnêtes. Nous avions ainsi l'arrogance que confère une solide bonne conscience.

C'était simple avant (2). Imaginez un monde que nous avions divisé entre forces lumineuses, dites de progrès, et forces obscures, dites de réaction. Nous nous étions dotés d'une histoire chouchoutée, ripolinée, lavée à grande eau et d'une incandescente ferveur pour d'idylliques lendemains qui chanteraient le bonheur retrouvé, celui de l'Éden des origines. Drapeaux rouges vibrant d'espérance, peuples sublimes dressés contre l'injustice coloniale, pays glorieusement en lutte pour leur nécessaire émancipation, vertueuses guérillas, fiers libérateurs et glorieux barbudos, euphories de révolution fraternelles et prépubères. Un beau mélange bourré d'avenir palpitant : « Le monde allait changer de base… », chantait *L'Internationale*. C'était, à n'en pas douter, le sens de l'histoire auquel nous ajoutions celui de la géographie.

C'était simple avant (3). Imaginez un monde coupé en deux. C'était bien avant la chute du mur de Berlin ! Préhistoire. Une orange par son milieu. À l'Est, les communistes. Nos anciens cousins mais maudits. Pas les communistes de chez nous, bien sûr, mais ceux qui vivaient de l'autre côté du rideau de fer et parfois même jusqu'en Chine : ceux-là avaient mal digéré notre Victor Hugo et défiguré notre vaillante Commune de Paris. Chez eux, tout était gris, noir et triste. Ils nous faisaient honte. On tentait de les cacher mais ils étaient voyants et lourdauds, vulgaires et brutaux. Ils violentaient la liberté et avaient éliminé, de par le monde, nos camarades qualifiés de « sociaux traîtres ». Ils nous

auraient pareillement embastillés si nous avions eu le malheur d'être nés entre la Vistule et la Volga et non à Tunis, Paris, Mantes-la-Jolie ou Aix-en-Provence.

C'était simple avant (4). De l'autre côté, à l'Ouest, plus précisément aux États-Unis, nous étions pressés d'intervenir. Pour le bien même du peuple américain qui attendait de nous grâce et rédemption. Oui, il nous fallait le libérer. On devait l'aider à chasser ses politiciens bornés et ses baudruches galonnées, agents de cet *impérialisme* qui dévastait notre planète. Il est vrai qu'en ces temps cruels, les Yankees napalmaient à tour de bras. D'épais milliardaires texans asservissaient le monde, qu'ils étranglaient, sans sourciller, de leurs mains couvertes de lourdes et vulgaires bagouzes. Moi, qui avais une fâcheuse tendance à me prendre pour le fils spirituel de John Ford et le frère de Woody Allen, je ne désespérais pas de leur faire entendre raison. Car il y avait de l'affect entre nous. Pas comme avec les communistes de l'Est. Notre influence sur ces pauvres Américains était grande et notre « magister » culturel immense. Ils nous devaient tout et nous admiraient. Malgré de solides réserves idéologiques, on les aimait bien, parce qu'ils étaient niais, enfantins, mais braves au fond. Il suffisait de ne pas trop le dire à la valetaille communiste, alliée de passage, que nous allions, bien évidemment, plumer.

Bref, on le voit, *c'était simple avant (5)*. Nous étions la vie et la voie, le mouvement et l'espérance. Rien que ça ? Oui, oui. Nous allions vers mai 1981, parés de notre archaïque et native fraîcheur. La lumière vient de France et nous avions rendez-vous avec le monde. La planète le savait, l'espérait. De Jérusalem à Gaza, de Pékin à Baltimore, de Johannesburg à Mexico, on nous attendait.

3

Mai 68

Mai 1968. Pour être franc, je suis totalement passé à côté. Très exactement au sud. J'étais, à cette époque-là, en Afrique noire. République du Niger. Capitale Niamey. Là, en ce mois de mai, je terminais ma coopération. Un service militaire certes, mais en civil. Un bonheur. Et un métier que j'ai appris entre fleuve et savane : réalisateur de télévision.

À dix-sept ans, j'avais en effet, avant le bac, quitté le lycée et répondu à une simple et innocente petite annonce (quelle époque bénie) qui disait chercher des techniciens pour une télévision scolaire africaine en devenir. Je postulai. Je fus pris. Alors, au mois de décembre 1965, je quittai Paris, la Fédération anarchiste que je fréquentais assidûment, les fiancées, ma grande sœur, tout. Cap sur la savane. Et vive la brousse. Infinie, vivante. Et vinrent les nuits d'Afrique, brûlantes. J'écoutais sous les étoiles les récits des morts qui revenaient hanter les vivants, alors qu'au-dessus de nos têtes filaient les satellites.

Loin, à Paris, en cette année 1965, un « président jeune pour une France moderne », François Mitterrand, venait de mettre de Gaulle en ballottage.

Niger : j'y fus heureux, loin des malheurs de mon enfance tuniso-française. Je riais avec « eux », faisais l'amour avec « elles ». J'avais un cheval nommé Maciste et galopais

souvent, après mon travail, au coucher du soleil, jusqu'à un village lointain pour assister à une cérémonie d'initiation. J'aimais les cris des possédés, le rire généreux des tendres matrones protectrices, les gestes savants et précis des prêtres guérisseurs et l'éblouissement des initiés. Les tam-tams sans fin. La chaleur comme folle. J'aimais cette virginité du monde, ce sentiment de chaleureuse éternité.

À mes amis, Mariama-jolie, et Ousseini petit-frère, je tentais de raconter la saga de la gauche en France. Succès mitigé : eux préféraient me dire qu'ils avaient vu, la veille, mon père transformé en crocodile, sortant du grand fleuve. Celui-ci leur avait demandé, en leur langue, le djerma-songhaï, s'il vous plaît, comment je me sentais au Niger ? Bien, bien, ton fils va bien, vieux, il est ici comme à la maison ! Tu peux être tranquille, papa, génie des eaux, crocodile de la mémoire et des ancêtres. Repars avec ton escorte d'oiseaux blancs et tes hippopotames de méchante humeur, plonge dans l'eau brune chargée de sable et de limon. Et disparais. Retourne au pays qui est plus loin que loin, au pays de nulle part. Immensité sèche de la savane. N'ayant jamais été athée, car doté d'un cœur religieux, je cherchais Dieu. Parfois, j'essayais de lui parler face à face, comme le fit mon lointain ancêtre Moïse. Le soleil me tapait peut-être sur le crâne et je me laissais submerger par la grande rêverie africaine. Je souffrais de n'être pas, moi-même, détenteur de rites et possesseur de prières. J'enviais mes copains, initiés, fils d'initiés, seigneurs, fils de seigneurs. Moi, j'étais orphelin de prières et d'une parole perdue en même temps que mes parents, loin, là-bas, en Tunisie, vers le nord. J'étais un jeune homme ambitieux et paumé, camouflé en Tintin mystique et postcolonial. C'est au Niger aussi que je fis la rencontre lumineuse de la franc-maçonnerie. J'y reviendrai.

De temps en temps, j'avais des nouvelles irréelles de France. Journaux vieillis. Lettres usées. Courant avril 1968, j'entendis vaguement parler de mouvements estudiantins. Tout était lointain et déjà dépassé lorsque la rumeur m'en parvenait alors que je tentais d'enseigner le français par le biais de la télévision. Je me souviens d'un vieux numéro défraîchi du *Nouvel Observateur* daté de 1966, abandonné au bar du seul hôtel climatisé de Niamey. C'était un article signé (déjà) de Jean Daniel. Il écrivait à propos de Mitterrand : « Cet homme ne donne pas seulement l'impression de ne croire en rien : on se sent devant lui coupable de croire en quelque chose… Il insinue, comme malgré lui, que rien n'est pur, que tout est sordide et qu'aucune illusion n'est permise… » Ambiance.

Fin mai 68. Un peu plus de trois ans après mon arrivée au Niger, je fus « démobilisé ». Mes amis m'accompagnèrent à l'« Aviation » en cortège. On s'est beaucoup embrassés, on a beaucoup pleuré. On retrouva, plus tard, Maciste, mon cheval aimé, errant entre les avions. Il me cherchait là où j'avais disparu. On abattit le pauvre cheval. Il galope toujours dans ma tête, mon ami.

De retour à Paris, je découvris avec étonnement que mes anciens copains étaient tous devenus trotskystes ou maos. Étrange. Je ne reconnaissais plus ma gauche. Le mois de mai était passé par là. Sans moi. Même mes « anars », jadis tant aimés, prenaient la pose. J'essayais de me glisser où je pouvais et me faisais retoquer. Je n'avais pas le nouveau vocabulaire. Je tentais de leur raconter l'Afrique, l'extrême dénuement ainsi que la beauté, l'ordre et l'initiation. Ils restaient de marbre. Ils rêvaient de destruction du monde bourgeois et de révolution. Moi, j'avais dans la tête le

malheur des pauvres, la famine qui cognait et tuait, alors qu'eux voulaient mettre à bas cette « société de consommation merdique ». Décalage horaire. On ne se comprenait pas.

Un jour, l'un de mes copains « enragés » reconnut François Mitterrand, boulevard Saint-Germain. Avec le concours d'autres excités, il prit violemment à partie celui qui incarnait « le système honni », l'ancien ministre de l'Intérieur du temps de l'Algérie française, le très ambitieux « politicard » que la jeunesse révolutionnaire n'aimait pas. Et même méprisait. Celui-ci avait eu l'imprudence de descendre dans la rue, humer le rouge, respirer le noir et sentir le pavé voltiger. Houspillé, bousculé, l'homme ne broncha pas. De l'allure, tout de même, me confia le jeune gauchiste qui finira sénateur tout à fait socialiste.

4

Tandis qu'à Paris et dans toute la France, les jeunes de mon âge couraient parce que, disaient-ils, « le vieux monde est derrière nous », l'élu de la Nièvre, à Château-Chinon, assistait à une fête donnée en son honneur. Marcel Amont chantait. Un must d'époque. Toute la « Fédération de la gauche démocrate et socialiste (FGDS) », son mouvement, était sagement présente. Mollet, Defferre, Hernu et les autres. Tous ovationnèrent l'élu local. Mon ami Maurice, « mitterrandiste historique », y était et me raconta l'étrange spectacle d'une France paisiblement assemblée, alors que Paris sentait le lacrymo. Le 20 mai 68, en effet, dans les rues et les avenues de la capitale rouge et noire, il y avait des carcasses de voitures calcinées, des vitrines brisées et des arbres arrachés. À la Sorbonne on clamait avec force qu'une « guérilla urbaine » solidement menée pourrait, d'une légère chiquenaude, déboulonner un pouvoir déjà largement chancelant. Pas à Château-Chinon. Ici, il y avait un homme tranquille au cœur d'une France tranquille. Mitterrand, à l'auberge du Vieux Morvan, avait choisi avec un soin maniaque les bourgognes et les chablis du déjeuner. Juste avant de passer à table, il avait, il est vrai, exigé, du haut d'une tribune tricolore, des élections législatives. « En effet, nous, la gauche, voulons participer à la grande bataille qui écartera le pouvoir actuel. » Incantation. L'ancien challenger

du Général, lors des élections de 1965, feignait de croire que dans ce bateau chahuté qu'était la France de 68, la gauche traditionnelle avait encore un mot à dire : le sien. Plaisanterie de garçon de bain.

Comment pouvait-il croire que les contempteurs de l'« autogestion ouvrière » ou de la « révolution permanente », les émules de Jules Guesde, Karl Marx, Guevara ou Mao, les ouvriers en grève, les syndicalistes en lutte, pouvaient venir se ranger en bon ordre sous la bannière d'une social-démocratie exsangue ? Et surtout voter pour elle, massivement, en cas d'élections législatives anticipées ?…

Certes, le 5 décembre 1965, Mitterrand était tout de même devenu un homme de gauche, labellisé, estampillé. Onze millions de voix pour celui qui avait, dès 1958, porté les coups les plus rudes au gaullisme. Mais les présidentielles, c'était il y a déjà trois ans. Et l'humeur française avait viré au vinaigre.

La gauche classique se posait des questions, tentait de comprendre : Ah, si, au moins, mai 68 n'était qu'un remake de juin 36 ! Ah, si, au moins, mai 68 n'était qu'un mai 58 à rebours !… *Là oui, je ne dis pas. Ce serait clair.* Mais non : c'était une autre planète qui avait cogné la nôtre. Elle avait mon âge : cela me plaisait. Mais je dois avouer que, moi aussi, j'avais raté le début du film, pas compris toute l'intrigue ni saisi la subtilité des dialogues : je me perdais entre les différents groupuscules et n'étais d'accord avec personne. Trop compliqué. Trop inattendu, tout ça. Et puis, quoi, s'agaçaient les partis traditionnels d'une gauche égarée, les étudiants et les ouvriers n'ont même pas envie de prendre d'assaut la Chambre des députés ! Et Mitterrand était dans l'adversité alors que Mendès se faisait courtiser et acclamer au stade Charléty par soixante-dix mille jeunes gens au sang chaud ! Un cauchemar. L'homme de la Nièvre

était triste et avait le cœur lourd. C'en était trop ! Il avait fait une belle campagne en 1965 et c'était Mendès France qui triomphait. « En 1958, on est allé chercher à Colombey un ermite. Je propose une conspiration à ciel ouvert pour aller chercher un autre solitaire : PMF à l'Élysée ! » C'était signé Alfred Fabre-Luce. Et c'était dans *Le Monde*. On ne plaisantait pas.

Mitterrand, alors, annonça, le 28 mai, pour occuper le terrain, qu'il serait, bien volontiers, candidat à la présidence de la République. « Car il n'y a plus d'État et le pouvoir, disqualifié, est vacant », dit-il. Face au gaullisme exténué, il proposait un gouvernement provisoire « choisi sans exclusive ni dosage périmé ». Il voulut bien concéder qu'il avait tout d'abord pensé, pour le diriger, à « PMF ». Mais pour la Présidence, oui, ce serait lui, Mitterrand, oui, vous savez, souvenez-vous, celui qui avait mis de Gaulle en ballottage.

Un gouvernement de gauche issu, comme par miracle, des journées de mai, c'était hautement improbable, mais après tout pourquoi pas ? Comment serait-il composé ? Il y aurait des socialistes, bien sûr, des radicaux, oui, évidemment. Et des ministres communistes ?… Allez un, peut-être deux, oui, à la rigueur… Il faudrait aussi y rajouter des gauchistes présentables (car on ne peut se couper de la jeunesse). Oui, bon… Pourquoi pas ? S'entendraient-ils avec le PC ? Il le faudrait bien. À suivre.

Pendant que l'on parlait et bavassait, le 29 mai 1968, le Général fugua à Baden. Et y rencontra en grand secret, via son vieux camarade Massu, un émissaire soviétique qui le rassura : le PCF ne bougerait pas en France. Parole d'apparatchik, foi de Soviet ! Rassuré donc par le rugueux Massu et l'énigmatique bolchevique, le vieux président revint au pays. Il dénonça alors, avec férocité, « les politiciens au rancart »,

ces ambitieux qui voulaient prendre sa place, abandonna son idée baroque de référendum (un « plébiscite », selon Mitterrand), fixa Pompidou à Matignon, et annonça la dissolution de l'Assemblée nationale. Je me souviens bien de ces foules sorties de la tanière où elles s'étaient réfugiées par peur du rouge et du jeune. Et elles criaient et elles criaient : « De Gaulle, t'es pas seul ! Mitterrand, t'es foutu ! » Certains, Schumann, Malraux, F.-M. Banier, futur exlégataire universel de Mme Bettencourt, tombaient dans une sorte d'extase mystique assez effrayante à la hauteur de la trouille engrangée. Oui, transes africaines revisitées par un gaullisme ressuscité après une mort clinique annoncée. Mitterrand (re)devint l'homme à abattre. On l'accusa de s'être comporté en « putschiste » ! Et, en la matière, les gaullistes s'y connaissaient. Le député-maire de Château-Chinon dénonça, quant à lui, « la dictature d'un pouvoir minoritaire et insolent dressé contre le peuple »…

Le 30 mai 1968, c'est en voyant à la télévision les foules gaullistes comme haineuses que je me suis dit, oui, je crois, ce jour-là précisément, que j'allais militer de nouveau et pour de bon. Mais où ? Où je pourrais. Chez les gauchistes ? Non, je le répète, je ne rêvais pas plus d'autogestion ouvrière que de dictature du prolétariat ou de Commune à la chinoise. De Cuba, je n'aimais que les cigares et les belles filles sans pouvoir m'offrir les premiers ni connaître les secondes. Et le bloc de l'Est me faisait horreur. Rien en France ne me faisait rêver : pas plus les « trotskos », donc, que les maos, qu'ils fussent « spontex » ou pas. Je ne lisais pas plus *L'Humanité* « nouvelle » que l'ancienne. Cohn-Bendit m'amusait et me touchait, oui, mais pas assez. Les autres jeunes leaders m'ennuyaient et parfois me faisaient peur, tant ils semblaient maladivement certains du bien-fondé de leur cause, de la légitimité de leur groupuscule et peu enclins au dialogue.

Bref, une voie ingrate et peu gratifiante pouvait se dessiner pour moi. Elle était, certes, ni glorieuse ni poétique, ni lyrique ni rêveuse. Et encore moins « tendance ». Elle me conduisit, début juin à cogner à l'hostile judas du cerbère socialiste de la cité Malesherbes.

5

Aux « élections de la peur », qui suivirent Mai 68, la gauche éclopée fut largement défaite. Cataclysme. Tsunami. Et la « FGDS » mitterrandienne fut totalement broyée, déchiquetée. Elle passa de cent dix-huit élus à cinquante-sept. Les députés communistes n'étaient plus que trente-trois. Un petit club. Une réserve indienne. Mitterrand lui-même eut à affronter un ballottage serré dans la Nièvre, alors que tous ses fidèles étaient battus à plate couture, face contre terre. La poussière qu'ils avaient mordue voletait tout autour des humiliés du scrutin.

La gauche sentait décidément la scoumoune. Les chars soviétiques eurent alors le mauvais goût d'envahir Prague la rebelle. « Porte poisse » que ce Mitterrand ! Il n'y arriverait jamais. Un nul, voilà tout.

Été 68. Onze ans après la mort de mes parents, j'étais de retour, pour la première fois, à Tunis. La mer, enfin, et le sable brûlant. La mer pure, claire, sans méduses. Et pas de Ben Ali à l'horizon. On voyait juste ses pieds frétiller d'aise. Mon cousin Dédé Brami me vanta les qualités et défauts des différents groupuscules qu'il avait croisés et fréquentés à Paris. Une sorte de guide comparatif. Lui, il serait plutôt « prochinois ». Dédé Brami ! Futur roi du Sentier, pas même lumineux. Il fera fortune, plus tard, dans le blue-jean,

l'immobilier, puis les sushis. Je m'endormis en faisant la planche, immobile sur une sorte de lac sans ride et plat comme ma main. Sur la plage, la « Villa Jasmin » avait les volets clos. Les fantômes de mes parents y faisaient discrètement la sieste. Ce jour-là, je m'assoupis en tentant d'oublier l'arrogance des vainqueurs gaullistes et l'emphase exaltée des gauchistes qui troublait la somnolence rêveuse et « responsable » du jeune et nouveau socialiste que j'étais devenu.

6

L'après-68

Dès le mois de septembre, de retour à Paris, j'eus l'intuition que les révolutions, fussent-elles avortées, pouvaient avoir du bon pour les jeunes chômeurs ambitieux. Attendu qu'il me fallait travailler et que je n'avais pas le sou, je tentai ma chance et décidai de forcer la porte d'une autre citadelle ébranlée : l'ORTF. Un immense bordel. Ni Dieu, ni maître, et encore moins le pouvoir, n'y reconnaissait les siens. Excellent. Je m'y engouffrai. Et fis le siège, alourdi par les bobines de mes films tournés en Afrique, des directeurs absents d'un Office de radio-télévision aux pneus crevés et au moral à plat. Tout était confus, se mêlait et s'embrouillait. Beaucoup de journalistes, parmi les meilleurs, avaient été virés pour « faits de grève ». On manifestait pour les faire revenir. Je m'immisçai dans les cortèges. J'avais vingt-deux ans. Nul ne savait qui j'étais. Je copinais comme je pouvais avec les ténors du temps. Je racontais mon Afrique, on m'écoutait distraitement. Le pouvoir culturel, les grands réalisateurs d'alors étaient tous très à gauche et, pour tout dire, carrément communistes. Moi pas. Mais peu importait : mon adhésion toute récente au « nouveau parti socialiste », me conférait un exotisme de bon aloi. À quoi, pouvait donc bien ressembler un « jeune socialo » ? À moi. L'espèce était rare et pas encore menacée, juste protégée et tolérée. J'intriguais. Je devais m'expliquer : la tradition familiale, celle de mon père, sa résistance et sa déportation, la

Tunisie et son indépendance, le Niger et ses famines. Allez, passe, camarade ! Au bout de deux ou trois mois, je pus enfin présenter l'un de mes opus aux patrons du « grand magazine courageux d'info » de l'époque. On m'encouragea vivement à projeter le plus bref de mes films, et encore pas forcément en entier, car leur attention, cela se disait, pouvait être plus que flottante. Je me pliai donc de mauvaise grâce à cette règle fort humiliante. Aurait-on demandé à Poudovkine de « faire bref » ? Le projectionniste éméché, sûrement, alla même jusqu'à égarer un long moment tout à la fois le son et le point, puis, enfin, à mélanger les bobines. La fin avant le début, le milieu où ça pouvait. Mon œuvre, sans doute déjà confuse, devint totalement hermétique. Images muettes et floues projetées dans le désordre devant une audience clairsemée et somnolente. Silence accablé. Légers ronflements. Une oreille aiguisée aurait pu discerner au loin un étrange gazouillis : mon commentaire et donc ma voix postadolescente d'alors, sur fond d'images jaunies du fleuve Niger au coucher du soleil. Ektachrome d'époque. Ennui pesant. Mon film, qui se voulait être un digne hommage à ces paysans d'Afrique oubliés non pas de Dieu mais des hommes, fut accueilli comme une sorte d'aimable pochade surréaliste, voire comique. À la fin, mais était-ce la fin, l'un des chefs, brusquement extirpé de sa torpeur, me questionna :

– Tu commences quand le montage ?

– Le montage ?

– Ben oui. Le montage. Tu sais ce que c'est, tout de même…

– Mais, c'est fini. C'est monté.

– Ça ? Monté ?… Ce que l'on a vu est monté, fini ?

– Oui.

– Ah… C'est bien… C'est étrange, mais c'est bien, hein, dit-il à ses collègues qui, eux, dormaient toujours.

Ça se passa comme ça. Ou à peu près. Quoi qu'il en soit, la semaine d'après, je partais filmer le Nicaragua en révolution et ensuite le Viêtnam en guerre. Pas de mérite : j'étais sûrement le seul apprenti réalisateur disponible en cette époque troublée. C'est ainsi, grâce à Mai 68, que je fis une entrée hasardeuse, à la télévision française. J'y suis toujours : un miracle. Des miracles répétés.

7

Mitterrand, lui, profita d'un septembre 1968 douteux et gris pour préciser – ou infléchir ? – sa pensée : « Je crois, dit-il, à la socialisation des moyens de production, d'investissement et d'échange. Je crois à la nécessité d'un secteur public important capable d'entraîner l'ensemble de l'économie. » Ça me plaisait bien. J'entamai alors un flirt de bon aloi avec son club, la « Convention des institutions républicaines ». Mes nouveaux camarades qui sont toujours, pour certains d'entre eux, mes meilleurs amis proclamaient : « Il ne peut exister de démocratie réelle dans la société capitaliste. C'est dans ce sens que le parti socialiste à rebâtir doit être un parti révolutionnaire. » J'adorais. Mais non, nous n'étions pas de honteux « réformistes », messieurs les gauchistes ! Il ne s'agissait pas pour nous « d'aménager » un système mais de lui en « substituer » un autre. Ce fut dans le grand désert de l'après-Mai que fleurirent et se forgèrent les plus belles des conversions.

Moi, je tournais et tournais encore, voyageais et voyageais encore. Je me prenais pour un vrai faux reporter de guerre, frimais à la Coupole, les soirs de relâche, grâce aux récits, parfois fictionnés, de mes aventures. Je racontais à de jolies jeunes dames des histoires à couper le souffle. Guérillas d'Amérique latine, combats au Viêtnam. Souvenirs de

l'Afrique en révolution. J'étais prolixe, je m'enivrais et je saoulais. Mon père m'avait dit « quand tu ne sais pas, invente ! ». Je l'ai toujours fait. Je continue.

L'enfance chagrine, de temps en temps, s'éloignait. Le « métier » me sauvait. Je filmais la vie des autres et grandissais un peu.

En 1971, je tournai *Le Sagouin*, ma première fiction. Elle fut saluée, primée. Le court chef-d'œuvre de Mauriac m'avait bouleversé. J'en fis, avec Françoise Verny, l'adaptation. Je m'identifiais à Guillou, le triste héros de la nouvelle, petit gars peu aimé et très disgracieux qui s'en allait vers la mort en compagnie de son père, aussi misérable que lui et tant aimé. J'avais à peine vingt-cinq ans et, parfois, l'impression que le monde m'appartenait. C'était un peu vrai et un peu faux. Comme les récits d'une jeunesse résistante de Mitterrand, mais en moins héroïque : question d'époque.

Je me remis à fréquenter assidûment les socialistes. Un beau jour, on me présenta à François Mitterrand. Le cœur battant, je le saluai bien bas. Il me dit : « Je connaissais le cinéaste Serge Moati, je ne connaissais pas le camarade Moati ! » Je manquai de m'évanouir d'émotion. Mon cœur explosa. Un homme doté d'un tel discernement, d'une telle acuité, allant jusqu'à connaître et reconnaître « le cinéaste Serge Moati » méritait le meilleur : mon entier dévouement, voire mon affection. Une phrase et me voilà devenu, d'un coup d'un seul, « mitterrandiste ». À vie. À quoi ça tient, n'est-ce pas ? À la vanité vite flattée d'un jeune homme et à un léger tapotage de joue ? Pas seulement. Mais tout de même…

8

Il fallait vraiment avoir l'estomac bien accroché pour partir à l'assaut de la cité Malesherbes après que les « événements » de Mai eurent bouleversé la France des villes et des facs. C'est pourtant ce que fit Mitterrand avec opiniâtreté à la suite de la déroute des législatives de 68. La France exhalait la naphtaline, elle était grise, figée, empesée. Sous les pavés, on avait cherché de l'air. Et vif, s'il vous plaît. François Mitterrand avait réagi en homme politique tout à fait traditionnel, à l'ambition aussitôt qualifiée de « forcenée ». Décidément, il n'était aux yeux de la foule de ses détracteurs qu'un opportuniste, un impatient, un maladroit. Voilà un homme, disait la presse, qui s'était avéré incapable, après dix ans d'opposition farouche au pouvoir gaulliste, d'incarner une alternance crédible. « Un politicard ». On me l'avait dit et répété sur tous les tons : « Souviens-toi, Moati, de la farce grotesque du vrai faux attentat de "l'Observatoire" et de sa honteuse politique en Algérie. Souviens-toi, Moati, de l'exécution du pauvre Fernand Iveton, le jeune communiste d'Alger. Il avait la guillotine facile, ton Mitterrand ! Il en a eu des morts sur la conscience et du sang sur les mains… En Algérie, quarante-cinq exécutions pendant qu'il était ministre de l'Intérieur puis de la Justice ! Et je ne te parle pas de la torture ! Il a pas bronché ! Honteux… Il voulait juste être

président du Conseil, alors, il l'a bouclée ! Honte ! La honte, ton Mitterrand… Et puis si tu rajoutes à l'Algérie, Vichy et la Francisque qui lui a été remise par le maréchal Pétain lui-même, tu as la totale ! »

Face à cette haine généralisée, mal informé plus que gêné, claudiquant dans ma tête et tout à fait empêtré, je ne savais que dire : « Balivernes ! Calomnies ! » Et on passait à autre chose. C'est-à-dire à l'essentiel : « Comment en finir avec de Gaulle ? » Comment ? Et avec qui ?

En 68, un destin funeste s'était donc acharné sur Mitterrand, représentant discrédité de forces politiques décriées qui avaient été fort opportunément balayées par la bourrasque de Mai. Guy Mollet, secrétaire général de la SFIO, lui-même, se demandait qui pourrait un jour réunifier cette « gauche » éclatée, fragmentée et, en ce qui concernait son parti, tout à fait disqualifiée. Le parti communiste était toujours dominant. Et les gauchistes se poussaient du col. En vérité, les socialistes étaient atomisés ou dépressifs. Mollet, égaré, voulait bien faire une place à Mitterrand. Mais pas la première. Ah, ça non ! Il fallait trouver pour mettre à la tête du « nouveau parti », un socialiste, un « vrai ». Ce sera Alain Savary. Un honnête homme. Un « très » honnête homme.

Un jour François Mitterrand, aux assises de sa Convention des institutions républicaines, prit la mouche. Il était très vexé que l'on ne cessât de mettre sa sincérité en doute. Une vieille angoisse, sûrement. Il explosa et dénonça avec vigueur cette « gauche enfermée derrière ses barrières, son vocabulaire, ses haines recuites à travers un demi-siècle de socialisme appliqué toujours à contretemps et à contre-

sens » ! Il pourfendit « ces généraux toujours menteurs, toujours battus qui occupent la cité Malesherbes » ! Et nous d'applaudir.

Il faut dire que l'on trouvait de tout à la SFIO, « canal historique maintenu ». Une gauche, une extrême gauche, une droite de droite, un centre du centre, un centre de gauche, un centre de droite, des édiles locaux gonflés d'importance, des notables compassés et des prolétaires, voire des ouvriers, mais oui, authentiques et combatifs, sans compter des nostalgiques de l'Algérie française et d'ardents tiers-mondistes. Plus des libéraux légèrement sociaux et des marxistes en peau de lapin. Et moi. Une armée hétéroclite qui tirait à hue et à dia et s'engueulait, mais plutôt fraternellement, car c'était cela aussi la culture maison : maçonnique et laïque. Noces et banquets, discours en trois points, accolades chaleureuses. Mon « frère » par-ci, mon « camarade » par-là.

La SFIO, rebaptisée pour l'heure « nouveau parti socialiste », était un âne chargé de reliques qu'il convenait d'astiquer afin de les faire reluire. Il fallait cacher la vilaine poussière des mauvais souvenirs sous la moquette défraîchie de la cité Malesherbes. Elle s'en épaissira d'autant. La « vieille maison » devait être revisitée. Nous le fîmes en attendant que nous rejoignent les bonnes volontés qui nous aideraient à jeter à la poubelle de l'histoire les traîtrises et lâchetés diverses ayant émaillé l'histoire d'un parti qui fut grand avant de sombrer, entre autres errements, dans une honteuse et criminelle politique coloniale. Les socialistes avaient, en effet, perdu en Algérie leur âme et, accessoirement, leurs troupes écœurées par l'immoralité de leurs chefs. Ceux-ci avaient campé à la droite de la droite, du côté des généraux défaits en Indochine et tortionnaires en Algérie. Des scissions de gauche multiples (PSA, PSU…)